

## Eugenia

Marie Lefebvre

---

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lefebvre, M. (2014). Eugenia. *Moebius*, (140), 81–87.

## MARIE LEFEBVRE

### *Eugenia*

Un corps gisant dans l'herbe. Ce corps est une personne. Cette personne, c'est moi et malgré les apparences, je ne souffre plus. Je suis un brin de cette herbe maintenant. Et même étalée, bien à plat, je danse gracieusement au vent. En fait, ce n'est pas moi qui bouge, c'est tout ce qui dépasse un peu : un cheveu, un fil, un cil. Et le vêtement léger que je porte se soulève. Mais moi, moi, je n'ai jamais été aussi solide, parce qu'enfin j'ai des racines, les bonnes, celles qu'il m'a toujours fallu. Mon temps serait donc venu. Est-ce cela, mourir ? Frémir au vent tout en se fondant à la terre ? Je tremblote et la terre m'avale. Est-ce cela, mourir ? Ne pas se rendre compte, malgré mes pouvoirs extrasensoriels d'agonisante, qu'Eugenia, ma sœur, s'approche furtivement mais avec assurance de moi. Eugenia. Le report de ma douce partance n'a pris qu'un instant et elle en est la cause. Eugenia. Elle devra avoir mon retour à la vie sur la conscience.

Cet air de dégoût quand, du bout de son pied gauche, elle m'a légèrement fait pivoter. Il faut dire que ma hanche était tentante, seule partie assez accessible et encore saine. Je comprends Eugenia, sa rudesse, son exaspération : je suis en phase terminale et je traîne là, on ne sait plus depuis combien d'heures. Je suis couchée sur une butte gazonnée, je suis là à tenir le coup sans aucun effort, pendant que le reste de la famille se sustente dans la maison. Il n'y a que ma sœur Eugenia qui a eu le courage, ou la curiosité, après avoir vidé son assiette et s'être essuyé les lèvres avec la serviette, de quitter la table. *Je vais voir où elle en est.* C'est que la petite sœur s'éternise depuis trop longtemps sur le sol, dans l'herbe, au gros soleil. Vu son état de santé

défaillant – la benjamine est si près de la fin – elle a peut-être subi un arrêt cardiaque sans même avoir eu la force de crier à l’aide, un tout petit couic comme une branche sèche qui craque dans la bourrasque. Et pendant que la terre m’absorbe, m’absorbe véritablement – ainsi donc la mort serait à l’intérieur de cette boule tournante –, pendant que je m’alourdis jusqu’à pénétrer la matière qui d’habitude nous supporte, disparition par pompe aspirante, je ne sens pas Eugenia venir vers moi. J’ai déjà dans la bouche la saveur âpre de la glaise. Puis cette secousse au bassin. J’ouvre les yeux et je vois: le dégoût d’Eugenia. Je la dégoûte, à moins que ce ne soit la mort elle-même qui cause cette aversion, puis une seconde après, le soulagement. Eugenia se ressaisit, mais je n’oublierai jamais que d’abord, c’était le dédain. Que m’a-t-elle demandé sur un ton faussement détaché? *Tu viens manger? Nous, on a déjà fini. As-tu mal? Veux-tu quelque chose?* Toutes ces questions lui donnaient de la contenance, mais je n’oublierai jamais. D’abord, la répulsion. Mon corps comme le cadavre d’un chat sur l’accotement, un chat qui nous appartenait et qu’on aimait bien. On le retourne lentement du pied, il ne faudrait pas se salir, surtout pas les mains, on le retourne pour trouver sur le corps immobile et raide un signe distinctif. On essuiera la semelle de la botte dans les grandes herbes humides du fossé. *Eh oui, c’est lui!* La tache blanche à la gorge. *Il est vraiment mort.* Ma sœur m’a ramenée à la vie et elle ne le sait peut-être pas, elle s’en doute sûrement, mais elle m’y a ramenée avec pour première image une grimace de répulsion. Devrais-je la remercier? Pendant qu’Eugenia attend que je me lève, les bras croisés, elle est sans pitié, pendant que j’attends que mon rythme cardiaque reprenne, je vois les paddocks immenses où elle a l’habitude de faire tourner pendant des heures de beaux chevaux. Ils tournent, tournent sous ses ordres, en demeurant sourds au chant strident des criquets. Ces animaux si nobles et imposants arrondissent l’encolure, baissent la tête, regardent par terre, allongent la foulée pour lui plaire. Eugenia. Les paddocks aux pieux et aux planches bien alignés, d’un blanc éclatant, ne sont pas une enceinte d’entraînement. Ils sont le cimetière des soldats

d'Amérique, ces hommes tombés comme des mouches pour sauver ceux qu'on gazait, ou qui gazaient ceux qui s'enfouissaient dans la jungle. Dans notre domaine, j'aperçois, en un parfait alignement, non pas des planches ni des pieux de paddocks, mais des croix à perte de vue sur les tombes. Je soupçonne que ce cimetière, Eugenia l'a également entrevu. Les fines rides apparues prématurément sur son joli visage tanné par le soleil et le vent, son délicat visage à la symétrie harmonieuse d'une dureté implacable, constamment tendu, les fines rides me laissent croire qu'elle a été témoin de la même horreur. Le non-sens de l'existence, l'inévitable mort. Je me relève péniblement. Eugenia détourne son visage, regarde vers la maison, je subirai à jamais son ascendant; je regarde dans la même direction. Je vois notre famille si belle, ses membres alignés: le père, la mère, le frère, la sœur aînée côte à côte. Ils nous observent, très pâles, ou plutôt gris, à travers la vitre de la salle à manger. Est-ce la moustiquaire qui leur donne cet aspect artificiel de balbutiements télévisuels? Ils ont l'air de personnages de dessins animés d'un canal qu'on syntonise mal. Le père est impatient, il passe de la fenêtre de la salle à manger à celle du salon, on ne le voit plus, puis il réapparaît à sa place initiale. La mère, la bouche entrouverte, le regard à la fois vide et plein d'incompréhension. Même chose pour l'aînée et le frère. Il n'y a que le père qui transmet des sentiments clairs, la colère dans ses sourcils froncés, l'impuissance dans ses cent pas d'une vitre à l'autre. C'est peut-être pour lui, pour eux tous qu'Eugenia m'a sortie de mon enfoncement apaisant. Pour nous garder tous ensemble, unis. Certainement pas pour moi. J'étais tellement bien, dans ce trou qui se creusait imperceptiblement. Si bien, enfin. J'apprenais que Dieu n'existe pas, que la terre est notre mère. Les Amérindiens, ces sauvages puants, étaient donc de grands sages, finalement. J'apprenais qu'il n'y a que de la boue et du vent, que les deux sont plus enveloppants que les toiles de connaissances qu'on s'amuse à tisser et à défaire au gré des modes et des tendances, de la science. Je me disais tout cela en mourant, la terre me reprenait, elle me le faisait sentir: tu m'appartiens. J'étais d'accord. Et cette nouvelle alliance me délivrait de la douleur et de toute inquiétude.

Je n'aurai jamais été aussi sereine qu'en m'approchant de la fin. Mais Eugenia est arrivée. Elle a joué du bout de sa bottine à ce prétendu Sauveur, elle a ressuscité sa petite sœur, mais sans le miracle, sans la guérir.

Et pourtant, me voilà en rémission. Oui, il n'y a qu'un constat : je suis de nouveau debout. Ma sœur rit dans sa barbe. Elle est aisément passée du mépris à la moquerie. Dans mon poste de travail modulaire, entre deux salutations à des collègues, je survis. Il faut savoir que, depuis cette remontée à petits coups de pied cruels, je fais désormais partie des candidats sélectionnés du programme « Engagez un presque trépassé », comme on engage un handicapé, un déséquilibré mental ou un immigrant, en résumé un visiblement minus. Enfin, peu importe le nom du programme. Dans mon poste de travail modulaire, donc, entre les cloisons crème où trône un écran, je ne pense qu'à mon retour à la terre. Est-ce à cause de cette sensation de bien-être – je m'en souviens comme si c'était hier, cette sensation me manque tant –, est-ce à cause de cette griserie pré-mortem que, depuis, j'ai envie de retourner m'étendre sur la butte et d'avoir pour seul horizon les grands paddocks vides ? À moins que ce ne soit à cause de cet air de dégoût d'une fraction de seconde chez ma sœur. Cet air reste gravé en moi. Notre état de moribonds aux pieds froids provoque toujours chez le plus fort, chez celui qui reste, un ignoble dédain. Alors à quoi bon vivre si c'est pour, à la fin, être méprisé, piétiné ? Je comprends Eugenia. Dans la fleur de l'âge, elle n'aurait pas pu me suivre, mais j'aurais apprécié qu'elle me laisse sombrer. J'ai des artères rétrécies, j'en suis certaine, un cœur à demi nourri. Comment aimer alors ? Comment aimer ? Je renaquis d'un coup de botte crottée, je fus odieusement repêchée par un lacet tout dur de fange séchée. Comment aimer alors ? Comment aimer quand, j'en suis certaine, seul le vilain en moi se multiplie ? *Combattons !* hurle Eugenia. Il n'aurait pas fallu ce rictus hautain à mon réveil. Avant que ma sœur ne vienne me secouer, des taches dansaient devant mes yeux clos, mes paupières d'un rouge orangé rappelaient les rideaux d'un fastueux théâtre russe. De minuscules points mobiles suivaient leur destinée, tels des corps flottants empruntant une trajectoire déjà

dessinée. Chorégraphie rassurante. Les phosphènes, en un élégant ballet, se sont placés pour former les lignes et les courbes, la rampe du chemin, le personnage. Je le jure! Avant qu'Eugenia n'arrive, j'avais *Le cri* de Munch en moi. Il se constituait sous mes yeux, c'est le cas de le dire. Avant qu'Eugenia ne me sorte de mon ébahissement, je m'amusais vraiment. J'avais retrouvé la précieuse faculté de l'étonnement. J'étais prête à quitter sans regret. Est-ce ainsi qu'il faut mourir, sans regret? J'avais une œuvre dans la tête, qui s'y imprégnait, et la conviction de me rendre là où il se doit.

Si ma sœur savait... Je n'en suis jamais revenue. Je suis restée là-bas, dans notre magnifique domaine familial, presque ensevelie. Si ma sœur avait su, j'en demeure convaincue, elle n'aurait pas été aussi méchante. Depuis ce jour où elle m'a tirée du sommeil éternel, quand je me regarde dans un miroir, c'est elle que je vois. Eugenia. Ou plutôt l'Eugenia de ce jour fatidique, de ce jour-là, une battante sur le tertre, crispée et échevelée, méprisante, les jambes raidies, *je me tiens debout, moi*, les bottines poussiéreuses. *Secoue-toi!* Quand je me regarde, une femme déjà vieille me crache son fiel, une femme dont je redoute l'intransigeance fait la dernière retouche à son fond de teint avant de partir au boulot. Lorsqu'après quelques secondes, je prends conscience que cette femme est mon reflet, j'éprouve un saisissant vertige. Que s'est-il passé? Que s'est-il passé pour que d'innocente quasi défunte, je sois devenue cette impitoyable bonne femme, dure et froide?

Peu avant qu'elle ne me réanime, je sais qu'Eugenia a eu peur. Son œil fuyant quand j'ai ouvert les miens. Dans cet œil, je n'ai pas aperçu que du mauvais: il y avait le désespoir, celui qui vient de l'amour. Je me détachais. Elle s'est mise en colère. Enfin, c'est ce que je crois. Désormais, pour partir, je devrai demander la permission à ma sœur. À cet instant de supplication, elle n'aura alors plus le choix: elle me fera ses adieux. Et ses adieux me libéreront.

Ce fameux jour où je m'en allais, complètement immobile, couchée par terre, Eugenia aurait pu s'approcher très près de moi. Nez à nez, par exemple. Comme chez tous les

mourants, ma vision périphérique avait considérablement diminué. Eugenia aurait pu s'étendre à mes côtés plutôt que de régner d'aplomb, et elle aurait senti comment l'herbe et le vent peuvent être apaisants, elle aurait pu me tenir la main au lieu de me botter le derrière. Elle aurait pu se vider le cœur. *Laisse-moi dormir, Eugenia. Sois douce, pour une fois. Je t'écoute.* Ma sœur parle à voix basse et je meurs. Ensuite, certainement qu'Eugenia aurait pleuré. Pleurer comme on fait la paix, pleurer en guise d'au revoir, comme une expression de l'amour.

En vérité, ce fameux jour, j'ignore par quel prodige, je somnolais sans craindre le vent qui cause des pneumonies foudroyantes. Je m'exposais sans aucune appréhension aux rayons créateurs de mélanomes. Pas une infection intraitable n'a traversé mon esprit. Les tumeurs avaient éclaté, telles des chimères. Les métastases avaient fondu. C'était vraiment une belle journée d'été. Le rythme égal de ma respiration me délassait, elle que l'anxiété rend si souvent laborieuse. On dit qu'à l'approche de la mort, l'ouïe devient plus fine. Il s'agirait du dernier sens qui nous quitte. Et pourtant, tout autour, même en moi, presque le silence. De ma gorge, étrangement, ne sortait pas le râle de l'agonie. Serais-je guérie, n'aurais-je en fin de compte jamais été malade? Me serais-je inventé une sœur monstrueuse et une mort sur la pelouse, en plein air, me serais-je inventé un mal incurable, un mal dont j'aurais été atteinte depuis la naissance? Partout, presque le silence, seulement un bruit répétitif de frottement, de râpe. Un bruit de râpe. L'avait-on déjà entendu à l'auscultation de mon cœur? Non, j'en suis certaine. Jamais. À aucune de mes compulsions et innombrables consultations médicales. Un bruit de râpe. C'était papa, papa qui sablait le bois dans l'atelier. Il n'était pas dans la maison, ce n'était pas l'heure du dîner, Eugenia se cachait quelque part, j'étais plutôt en forme. Il faisait chaud, papa avait laissé la porte de l'atelier entrouverte. Je suis restée allongée dans l'herbe, béate. Les vers peuvent aller se faire voir ailleurs! Avec le va-et-vient du papier granuleux sur l'érable, avec ses mains, mon père chante une douce berceuse qui ne s'arrête jamais. Mes frappeurs excessives, comme l'eau stagnante d'une flaque,

dans la chaleur, s'évaporaient. Adieu, terreur de mon déclin, saloperie d'hypocondrie! Puis ces battements secs et réguliers. C'était Eugenia revenant des écuries, Eugenia ma sœur tant aimée, déjà rendue à moi, silhouette noire dans le contre-jour. Eugenia dont je devinais pourtant le visage rayonnant, et les yeux tels des fentes, à demi fermés par le bonheur d'enfin me retrouver ailleurs qu'enfermée à double tour dans ma chambre, sous les couvertures, Eugenia applaudissait la disparition de ma pathophobie. Est-ce cela, vivre? S'endormir partout où l'on s'étend. Je continue, depuis ce jour, à dormir même éveillée, toute lourde et pourtant vidée par les allers-retours de la maison à la tour à bureaux, où les espaces exigus de travail ressemblent aux urnes déposées dans les niches du columbarium, abrutie par l'insignifiance de nos besognes. Est-ce cela, vivre? Vivre pour de vrai? Eugenia rit innocemment. Si j'avais su.